L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 3 août 1909.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	80	27
Midi.....	88	31
3 P. M.....	86	30
6 P. M.....	84	29

Questions du jour.

Il serait malaisé de dire laquelle des nombreuses questions du jour qui absorbe le plus l'attention mondiale. En Europe, c'est la révolution qui met les hommes en lutte ; la pauvre Espagne est déchirée intérieurement par la guerre civile ; à l'extérieur, son armée combat avec vaillance, mais sans avantage jusqu'à ce jour, un ennemi puissant dont elle viendra à bout, on n'en saurait douter, mais au prix de quels efforts, de quels sacrifices !

En Asie, c'est l'eau ici, le feu plus loin, qui font d'incalculables ravages ; inondations et incendies ont détruit des villes entières, fait des victimes que l'on ne compte pas.

De notre côté de l'Océan, ce sont des tremblements de terre qui bouleversent, renversent tout, qui non seulement remplissent d'effroi les populations, mais encore tuent les hommes.

A l'heure présente, le monde entier semble en proie à la plus angoissante terreur, car les épreuves ne connaissent pas de frontières ; elles sont le lot de l'humanité, son châtiment ; de sorte que nul ne peut s'en sentir à l'abri.

Il n'est guère possible d'être bien renseigné à l'égard des choses de l'Espagne. Pour des raisons que nous n'avons pas à apprécier, si vexatoires, si en contradiction avec les idées du jour qu'elles nous paralysent, les nouvelles qui nous arrivent du siège de la révolution en Espagne et de la guerre au Maroc, sont celles seulement qu'autorise la censure, celles que le gouvernement croit devoir répandre dans l'intérêt de sa cause, qui, croit-il, apaiseront les esprits trop prompts à s'exalter, à s'enflammer.

D'après les derniers avis, la situation s'est améliorée dans la Capitale : le soulèvement de la population que l'on craignait n'a pas eu lieu grâce aux énergiques efforts de l'autorité constituée, et Barcelone, le berceau de la révolution, le théâtre de tant d'atrocités récentes n'est plus isolé du reste du monde, comme, au cours des derniers jours elle l'était, car les chemins de fer y ont repris leur service. Plusieurs villes et villages se sont affranchis de la domination monarchique et ont adopté la forme républicaine de gouvernement. Quelle durée aura le nouveau gouvernement ? un avenir prochain nous le dira.

Pour triompher des révolutionnaires à Barcelone, les troupes ont dû recourir au canon, et grand a été le carnage. Les révolutionnaires obligés de lâcher pied devant la force bien armée, bien organisée, se sont d'abord réfugiés derrière des barricades dans le quartier des ouvriers ; mais de là ils ont été chassés bien vite par les bombes de la forteresse Montjuich. Ceux qui ont pu gagner la frontière disent que la tuerie a été horrible, que le nombre des morts s'élève à plusieurs milliers.

Mais si confuses, si enveloppées de ténèbres que soient les nouvelles, il est permis d'espérer que la situation s'est sensiblement améliorée à Barcelone, puisqu'il est dit que le Gén. Santiago a commencé l'expédition de ses troupes au Maroc, troupes qui lui avaient servi à réprimer le mouvement révolutionnaire à Barcelone, et dont la présence dans cette ville n'est plus nécessaire.

Répondant aux consuls des puissances étrangères qui lui avaient fait savoir que si leur nationaux étaient molestés, ils feraient venir des navires de guerre de leurs gouvernements respectifs, le général Santiago, leur a dit que la mesure ne serait pas nécessaire parcequ'il avait des troupes en nombre suffisant pour maintenir l'ordre.

Dans une dépêche du correspondant d'un journal anglais, il est dit que parmi les morts à Barcelone, il y a des étrangers, Français et Italiens surtout.

Après avoir lu tous les récits que nous fait le télégraphe des horreurs qui nous assombrissent le front, nous serrent le cœur, on éprouve comme un soulagement, comme de l'apaisement à tourner ses regards du côté de Cowes où les hommes nous paraissent moins méchants, où ils nous apparaissent sous des traits plus en harmonie avec les doctrines nouvelles du "pacifisme", du "fraternisme" qu'a proclamées le Congrès de La Haye et du triomphe définitif desquelles il ne faut pas désespérer.

Les amis de l'ordre et de la paix préfèrent compter les sourires que sèment Nicholas II et son auguste compagne sur leur parcours des mers, à leurs visites à Cherbourg, à Cowes et ailleurs, que les victimes des meurtriers engins que Krupp et Gatlin ont inventés pour que la force prime le droit.

La maison où est mort Rouget de l'Isle.

On a vendu il y a quelques jours seulement à Choisy-le-Roi la maison où est mort Rouget de l'Isle, l'auteur incertain de la "Marseillaise".

C'est une modeste maison à deux étages, sise rue Rouget de-Lisle, et portant le numéro 6 ; une plaque commémorative a été placée sur la façade en 1892, lorsqu'on célébra le centenaire de la "Marseillaise".

Cette maison avait été mise en vente récemment sur la mise à prix de 20,000 francs. Elle a été vendue à M. Marius André pour la somme de 45,000 fr.

L'affiche notariale énumérait les avantages offerts par l'immeuble ; mais de son célèbre locataire de jadis, pas un mot.

Et pourtant, c'est dans une des chambres mansardées du second étage de cette maison qu'est mort Rouget de l'Isle ; la disposition de la pièce n'a pas changé ; seule, la tapisserie a été refaite.

Quand Rouget vint habiter cette maison, en 1830, la rue s'appelait rue des Vertus ; il y passa six années, soigné par des amis dévoués, Mmes Volart et Tarlu, le général Blein, M. Gindre de Mancy ; le pauvre "Tyrtée français était d'abord dans une situation assez misérable ; il avait même résolu de se suicider, et d'une façon singulière : en marchant droit devant lui jusqu'à extinction de forces. Il y a des lettres amusantes de Béranger qui le secourt et le remonte. Une, entr'autres, où il le félicite d'avoir un bon pantalon chaud et un petit chef-d'œuvre d'humour. Plus tard une pension tira Rouget d'affaires.

Il était bien revenu alors de ses sentiments révolutionnaires. "Cela va mal ! on chante la "Marseillaise !" disait-il à cette époque, en entrant dans un salon.

Le 27 juin 1836, il succombait à une violente attaque pulmonaire ; la rue des Vertus fut débaptisée et prit le nom de celui qui venait de mourir.

L'ORDRE EST RETABLI EN ESPAGNE.

Madrid, 3 août—Le ministre de l'Intérieur a publié ce matin un bulletin officiel annonçant que l'ordre était rétabli dans toute l'Espagne à l'exception de quelques petites localités isolées de la Catalogne. Un détachement de troupes, composé d'artillerie, de cavalerie et d'infanterie, est parti ce matin de Barcelone pour Sabadell, une localité où sont retranchés de nombreux insurgés. Le commandant du détachement a reçu l'ordre de réprimer l'insurrection sans merci et d'ouvrir le feu à la moindre résistance. La grève générale proclamée hier à Madrid et à Bilbao a échoué grâce aux mesures de précaution prises par les autorités.

—Hendaye, France, 3 août—Un numéro du journal madrilène "El Mundo", parvenu à Hendaye, porte à 2 000 le nombre d'insurgés tués pendant les troubles de Barcelone et à 2.500 le nombre des blessés.

—Paris, 3 août—Dans une dépêche envoyée aujourd'hui de Barcelone un correspondant du "Matin" annonce qu'il a été frappé par l'insouciance apparente de la population en présence de l'horreur de la situation.

"Le peuple de Barcelone chante, achète des fleurs, va au théâtre, comme s'il ne s'était rien passé", ajoute ce correspondant.

"Tout est vie et gaieté et cependant tout parle de mort et rappelle le drame de la semaine sanglante dans laquelle l'insurrection et l'ordre ont combattu pour la domination de la ville.

"Oui, Barcelone chante et est gai ; mais ne vous laissez pas décevoir, car il y a des façons de chanter sur une tombe qui sont plus impressionnantes et plus tragiques que les larmes."

Vienne, Autriche, 3 août—Don Jaime de Bourbon, le prétendant au trône d'Espagne a déclaré hier dans une interview qu'il n'avait pas l'intention d'intervenir dans la crise actuelle que traverse l'Espagne, et que sa retraite à Frohisdorf, dans la Basse-Autriche, loin de la frontière espagnole, était la meilleure preuve de sa décision. "Le parti Carliste est un parti d'ordre, a dit Don Jaime. Je ne tenterai jamais de plonger tout un peuple dans le danger pour servir mes seules fins.

"Je ne conduirai jamais des Espagnols contre des Espagnols. Si je rentrais jamais en Espagne à la tête d'une armée ce ne serait que pour y rétablir l'ordre. Ceci pourrait arriver si les révolutionnaires chassaient le roi Alphonse ou si la prospérité du pays le requiérait. La popularité du roi Alphonse décline, sans qu'il n'y ait rien de sa faute, et la reine Victoria est certainement moins aimée que le roi.

"Victoria est restée trop longtemps étrangère et le peuple ne le lui pardonnera jamais."

Don Jaime est d'avis que la guerre au Maroc était inévitable et il craint qu'elle ne soit de longue durée.

Barcelone, 3 août.—L'ordre est absolument rétabli à Barcelone et les conditions de la vie ont repris leur aspect normal

Les ouvriers en grand nombre retournent au travail et plusieurs fabriques ont ouvert leurs portes dans la matinée.

Les communications par eau et par voie ferrée sont rétablies.

Romans d'amour.

Le mariage du prince Alphonse d'Orléans-Bourbon, petit-fils du duc de Montpensier, fils de l'Infant don Antoine et de l'Infante Eulalie, avec la princesse Béatrix de Saxe-Cobourg Gotha, a surpris tout le monde, comme nous l'avons dit.

On connaissait les sentiments de ce jeune prince, à peine âgé de vingt-deux ans, pour la cousine germaine de la reine d'Espagne, et le mariage souffrait de difficiles négociations, par le fait que la princesse était protestante et ne voulait pas changer de religion. Le prince a bousculé les choses, et le roi d'Espagne, respectueux des lois de sa Maison et de son pays, a sévi avec la rigueur voulue : il a privé son cousin de son titre d'Infant et de la dotation afférente à ce titre, de toutes les décorations espagnoles et de son grade dans l'armée, grade qui venait de lui être conféré.

Et tout cela, Alphonse XIII l'a fait certainement à contre-cœur, car son cousin est un prince charmant, sympathique à tous, et la princesse Béatrix, venue, il y a quelques temps, à la Cour d'Espagne, avait séduit tout le monde par sa beauté, son charme et sa rare intelligence. Toutes les convenances se trouvaient réunies dans ce mariage princier, une seule exceptée, la conformité de religion.

La rigueur des principes est telle en Espagne que le Roi ne pouvait pas autoriser le mariage d'un Infant avec une protestante. De là ce qui semble être un coup de tête chez le prince, qui lui a probablement paru le seul moyen de trancher la difficulté.

C'est ainsi qu'en Espagne on voit parfois un enlèvement légal. Une jeune fille à qui ses parents refusent leur consentement est enlevée par son "novio", déposée chez une parente respectable et le mariage a lieu après un délai légal. Les parents boudent et finissent par recevoir le couple heureux. On s'embrasse et l'amour est vainqueur.

Peut-on s'imaginer qu'en Espagne la loi doive l'emporter toujours sur l'amour ? Ce ne serait plus l'Espagne !

Les Rois eux-mêmes font quelquefois des mariages d'amour. Alphonse XIII était fort amoureux de sa fiancée. Le roi Edouard VII a épousé par amour, étant prince de Galles, la princesse Alexandra de Danemark, qui était alors la plus belle princesse d'Europe, et qui, Reine aujourd'hui, conserve un charme incomparable. La reine Victoria aussi fit un mariage d'amour en épousant son cousin, le prince Albert de Saxe-Cobourg, et cet amour a survécu à ce prince très beau, la Reine en conservant le deuil et le souvenir ému jusqu'à sa mort.

L'empereur François-Joseph a épousé, dans les mêmes conditions, la princesse Elisabeth, duchesse en Bavière. Celle-ci était brune, avec des yeux noirs d'une incomparable douceur. Avant de la connaître, les foules, enthousiasmées par sa beauté, l'acclamaient à son passage, et à Venise même, où l'Autriche était abhorrée, on voyait des gens du peuple lancer des vivats en son honneur et lui dire dans leur patois, leur naïve admiration.

Alexandre III s'est-il marié par amour en épousant la fiancée de son frère aîné, le Tsarevitch, mort à Cannes ? Toujours est-il que jamais ménage ne fut plus uni, plus tendre, si ce n'est celui de l'Empereur, son fils, Nicolas II.

Napoléon Ier fut épris de Marie-Louise. C'est un fait incontestable aujourd'hui. Il fit même preuve d'une impatience que l'histoire a relatée. Quant à Napoléon III, on sait combien il fut épris de la beauté incomparable et du charme de la comtesse de Teba, fille de la comtesse de Montijo. Il y a, à Garches, un tout petit château, qui sert aux expériences de sérum de l'Institut Pasteur. C'est là que Napoléon III resta incognito pendant trois jours, avec l'impératrice Eugénie, après son mariage. On le croyait à Saint-Cloud.

On pourrait citer encore d'autres exemples parmi les souveraine, car l'amour est comme la mort,

Et la garde qui veille aux barrières [du Louvre,
N'en défend pas les rois.

Plus nombreux encore sont les exemples de mariages d'amour parmi les princes et princesses de maison royale, sans aller jusqu'au mariage morganatique.

Presque toutes les sœurs du roi don François d'Assise, mari de la reine Isabelle, se sont mariées par amour : l'Infante Louise a épousé, en 1847, le duc de Sesa, comte d'Altamira et de Transtamare ; l'Infante Isabelle a épousé, en 1841, le comte Gurowski, que nous avons connu à Paris, comme M. Guell y Renté, qui avait épousé, en 1848, l'Infante Isabelle, qu'il ne faut pas confondre avec l'Infante Isabelle, sœur aînée d'Alphonse XII.

En Angleterre, la princesse Louise, fille de la reine Victoria, a épousé par amour, en 1871 le marquis de Lorne, plus tard duc d'Argyll, et, comme si le nom était une prédestination, la princesse Louise, fille du prince de Galles, aujourd'hui Edouard VII, a épousé par les mêmes sentiments, en 1889, le duc de Fife.

A aucune époque on n'a vu autant de souverains et de princes s'unir par des alliances parfaitement assorties avec de belles princesses, et jamais on n'a vu de meilleurs exemples d'union parfaite, venus de si haut ; tel le ménage de l'empereur Frédéric III, mort après un règne de cent jours, celui de l'actuelle reine des Pays-Bas et celui d'Alphonse XIII.

Laissons dire les mauvaises langues qui cherchent partout le scandale : l'amour règne partout et peut régner avec les rois, en légitimes noces.

Obsèques de Mme Octave De Armas.

Elles ont été célébrées hier, les obsèques de Mme Octave De Armas, de cette femme dont la vie, se plaisaient à espérer ses parents et ses amis, atteindrait le siècle et se prolongerait bien au-delà.

Mme De Armas est morte à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans et quelques mois, nous l'avons dit dans les courtes lignes que nous avons écrites à son sujet à l'heure avancée de la nuit lorsque la nouvelle de sa mort nous a été communiquée.

Et cette mort a été aussi paisible qu'avait été son existence entière ; quand elle est venue la surprendre, elle l'a trouvée prête, car Mme De Armas avait toujours été bonne chrétienne. Dans le monde, comme dans la famille, les admirables qualités dont était douée sa nature privilégiée s'étaient exercées pour l'édification de ceux qui l'approchaient, pour le bonheur de ceux qui vivaient dans sa douce intimité.

Mme De Armas, qui était Mlle Amélie Lavigne, avait épousé en 1827 M. Octave De Armas, un des hommes qui ont laissé les plus honorables souvenirs, un homme dont l'exemplaire conduite fut toujours admirée et lui valut la confiance et le respect de tous.

Pendant plusieurs années, M. de Armas avait vécu sous le toit de Mlle Christine Brulard, quand mourut celui qui avait été sa force, son compagnon fidèle, celui avec lequel elle avait passé sur la terre tant de jours heureux en lui donnant la main, celui dont elle avait partagé les joies, les espérances, et peut-être les tristesses : puis elle était allée vivre sous un autre toit aussi hospitalier, celui d'une arrière-nièce, Mme Louis T. Dugazon ; c'est là qu'elle est morte, là qu'elle vivait dans une douce quiétude, choyée dans ce nid bien chaud, bien capitonné que lui avaient façonné des mains amies.

Là, dans les extases de son cœur, dans les bienheureux moments qu'elle passait, il lui venait de paradisiaques visions : il lui semblait entendre le concert odorant des joies de l'au-delà : dans son âme harmonieuse, elle sentait vibrer le passé et l'avenir.

Mme De Armas laisse plusieurs nièces, neveux et arrière-nièces et neveux, entr'autres : Mmes Théodore Lanaux, A. Vienne, Frank Marquez et Charles Couturié.

Quatre-vingt-dix-huit ans ! la période est longue, le cycle vaste pour la créature humaine ; et cependant si prolongée qu'ait été cette existence, pour sa famille, il semble qu'elle ait à peine duré.

Mme De Armas s'est endormie doucement dans l'éternelle nuit comme vous la fatigue d'une épouvante traite. Elle a vécu bien au-delà de la moyenne des existences humaines, et si elle mettait de la coquetterie à prolonger encore et toujours la sienne, qui sait ! elle glanait aussi dans ces sillons de la vertu dont elle ne s'écarta jamais, ces gerbes dont elle fit opulente moisson pour s'en parer le front lorsque viendrait le jour de se présenter au seuil des sphères radieuses d'outre-tombe.

LE R. P. KRUG.

L'abbé du célèbre monastère du Mont Cassin, le R. P. Krug, vient de mourir à l'âge de soixante et onze ans. Originaire de la Prusse rhénane, le Père Krug émigra de bonne heure avec sa famille aux Etats-Unis et fut, à la mort de son père, confié aux Pères Bénédictins. Il entra ensuite dans leur ordre, prêtre à vingt-cinq ans ; il fut pendant quelque temps recteur du collège Saint Vincent, en Pennsylvanie.

Au Mont Cassin, où il vint en 1864, il fut successivement professeur, puis directeur de l'important collège annexé au couvent, et enfin prieur. Léon XIII l'avait en grande estime et lui confia diverses missions importantes. Nommé abbé du Mont-Cassin, le Père Krug donna au vieux monastère une vie et une splendeur nouvelles. Il entreprit les grands travaux artistiques de la crypte et des chambres de saint Benoît.

Pie X lui avait voué la même sympathie que son prédécesseur et le recevait souvent. On connaît aussi les relations du Père Krug avec l'empereur d'Allemagne, qui ne manquait jamais de faire une visite au Mont-Cassin dans ses voyages en Italie.

A la recherche des coupables.

St. Louis, Mo., 3 août—Joseph Bocano a été conduit à la station de police ce matin par les détectives qui cherchent à découvrir les auteurs de l'enlèvement de Grace et Alfonso Viviano, âgés de trois et cinq ans qui ont été enlevés de leur résidence hier à midi.

A quatre heures le même jour, les parents des deux enfants recevaient une lettre leur demandant une rançon de $25,000.

La police est aujourd'hui à la recherche de Samuel Torrisi, qui est accusé d'avoir ravi les enfants et a été vu avec eux chez Borrano.

Arrivée de croiseurs.

Provincetown, Mass 3 août—L'escadre de croiseurs rapides comprenant le North Carolina et le Montana et le croiseur de seconde classe le New York, est arrivée ici aujourd'hui de la Méditerranée et a rejoint la flotte du contre-amiral Schroder mouillée dans le port.

A bord du "North Carolina" se trouvaient le Lieut. Utley et le Dr Cook, qui doivent partir immédiatement pour Annapolis afin de donner leur témoignage dans le procès Sutton.

FORTE DEMANGEAISON ET HUMEUR SUR LES MAINS

Petites Pustules Jusqu'aux Coudes—Ne Pouvait Dormir et se Grattait au Sang —Après Sept Mois de Traitement Inutile la Petite Fille fut Complètement

GUERIE EN DEUX SEMAINES PAR CUTICURA

"Ma fille, âgée de douze ans, fut affligée d'une terrible démangeaison aux mains qui l'empêchait de dormir la nuit. Elle se grattait jusqu'au sang. Le mal se présenta sous forme de petites pustules de la grosseur de la tête d'une épingle qui produisaient une oreille démangeaison, puis formaient une grosse croûte. Ces pustules ne faisaient qu'éclater, et saignaient beaucoup. Des doigts le mal s'étendit aux mains puis aux coudes. Le médecin dit que c'était un eczéma et que la guérison serait nécessairement lente. Il traita ma fille sept mois, mais elle ne faisait qu'empirer. Je commençai alors les Remèdes Cuticura. Après deux semaines d'usage du Savon Cuticura avec l'Onguent Cuticura et les Pilules Cuticura, ses mains furent guéries. Mme M. Strecker, South Haven, Minn., 1er Avril et 7 Juillet, 1908."

RENOMMÉE UNIVERSELLE

Pour Démangeaisons Torturantes, Brûlantes, de la Peau et du Cuir Chevelu

La démangeaison et la brûlure atroces de la peau, comme dans l'eczéma ; l'écaillage effrayant, comme dans le psore ; la chute des cheveux et l'encroûtement de la tête, comme dans la teigne ; l'entaidissement facial, comme dans l'acné et l'impétigo, sont instantanément soulagés et promptement guéris dans la majorité des cas par des bains chauds avec le Savon Cuticura et de légères onctions avec l'Onguent Cuticura, aidés quand c'est nécessaire par de faibles doses de Résolutif Cuticura (liquide ou pilules). Pureté absolue garantie et ils peuvent être employés dès l'heure de la naissance.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 18—Commencé le 15 juillet 1909

LE HIBOU

GRAND ROMAN POLICIER

PAR JAUME

Ancien inspecteur principal de la Sûreté

DEUXIÈME PARTIE

LA FILATURE

I

UNE ÉTOILE DE DEUXIÈME GRANDEUR

(Suite.)

—Comment cela ! demanda Rose intriguée.

—C'est bien simple ! Madame chante admirablement ; elle a une belle voix, c'est sûr. Mais il paraît que pour déchiffrer, elle n'est pas de première force. Chaque fois qu'il lui tombe un morceau nouveau, elle attrape des migraines. Elle se met au piano, et puis elle cherche, elle se tarabuste : pour le mouvement, il faut toujours qu'on lui aide. C'est l'expression qui ne va pas, à ce que disent ces messieurs....

—Ah ! quels messieurs ?

—Y a M. de Charail, et le gros M. Cibiel, qui a toujours le mot pour rire. Ce sont des camarades à Madame. Y a aussi un autre type qu'elle ne peut pas voir en peinture, mais qu'elle reçoit chaque fois qu'il vient, et qu'elle fait demander quand il ne vient pas : c'est un grand Suédois, M. Woelnig, qu'il s'appelle, et même qu'il a toujours l'air de se moquer du monde. Et puis il est d'un rat !

Était-ce le plaisir de "debiner" autrui — ou plutôt le contentement d'avoir pu rendre service à une payse, en même temps que la certitude de pouvoir désormais se rendre à l'appel de sa mère malade ? Le fait est que Charlotte ne pleurait plus. Toute trace de chagrin ou d'émotion avait disparu de sa physionomie.

Elle continua :

—Seulement, ce M. Woelnig est excellent musicien. Il rend service à Madame, qui serait si contente de se débarrasser de lui ! Si vous pouviez....

—Le remplacer comme accompagnateur ? Mais rien ne me sera plus facile ! s'écria Rose.

—Madame vous en sera reconnaissante, allez ! Elle a l'air un peu dur, mais elle a de bons moments. Vous serez, d'ailleurs, bien tranquille ici.... Jean ne vous dira jamais rien : il a une maîtresse en ville, une petite danseuse de music-hall. La mère Gustine vous aidera de son mieux, si vous n'avez pas l'air de vous apercevoir qu'elle revoit deux fois la semaine un pompier dans la cuisine.

—Un pompier ! s'écria Rose.

—Et un superbe ! répondit Charlotte.

Les deux jeunes filles éclatèrent de rire.

—Bon ! reprit Rose. N'y a-t-il pas encore une aide de cuisine ?

—Oui, la petite Andrée. Pas méchante, un peu loufoque. Elle passe le temps à dormir ou à lire des romans. Elle est paresseuse comme un loir et rêve des choses extravagantes, que ses livres lui mettent dans la tête. Ne s'est-elle pas avisée, un jour, d'écrire une lettre à M. Mathieu ! Une lettre de six pages, où elle le priait de veiller sur elle.....

—Quel M. Mathieu ?

—Vous le verrez arriver demain, à onze heures. Il s'en ira à onze heures et demie. C'est rare s'il reste à déjeuner. C'est pour Madame un ami sérieux ; il pourvoit à toutes les dépenses ; il ne se plaint jamais. Pauvre monsieur ! Il est si doux, si poli et gentil avec ses favoris blancs et son air un peu vanné ! Il appelle Madame sa chère enfant ! Vous, il vous dira comme à moi : "Ma petite !" Il aime beaucoup qu'on le trouve distingué.

—Et.... c'est tout ? demanda Rose avec une légère hésitation.

—Oui, à peu près ! répondit Charlotte. Quand Madame fait ses fresques, ce n'est jamais chez elle. Avec M. Mathieu, elle ne reçoit ici que M. de Labouheyre !

Les paupières de Rose battirent et ses lèvres se crispèrent.

—M. de Labouheyre ? questionna-t-elle.

—Oh ! dit Charlotte, celui-là, c'est l'ami de cœur, et vraiment, ça s'explique ! Le plus beau garçon de Paris. Quand vous le verrez, vous direz comme moi, j'en suis sûre ! Pour lui, il n'y a pas de consigne. Il entre quand il veut ici, puisqu'il a sa clef.

—Ah ! il a sa clef ?

—Oui, mais il est discret. Il ne s'est jamais rencontré dans l'escalier avec M. Mathieu.

Rose paraissait songeuse.

—Voulez-vous voir votre chambre ? C'est la mienne, mais vous pourrez l'arranger comme vous voudrez, dit Charlotte. Un mois, c'est long : il faut bien s'installer à son goût.

—Allons voir la chambre ! répondit docilement Rose.

Cette visite ne fut pas longue. Dix minutes après, les jeunes filles redescendaient. Rose avait toujours son sourire énigmatique. Quant à Charlotte, elle paraissait positivement radieuse.

Et si sa maîtresse avait pu la suivre, elle aurait constaté avec surprise que Charlotte, au lieu de courir, en fille dévouée, au chevet de sa mère agonisante, s'empressait de rejoindre, dans un café de la rue de Babylone, un fantassin aux moustaches conquérantes !

—Mon petit Ferdinand chéri, disait Charlotte, qui qui va bien dîner ce soir ?

—Avance à l'ordre ! ripostait Ferdinand.

—C'est nous deux ! Et qui qui pourra se marier bientôt ? C'est nous deux ! Et qui qui montera un petit commerce à Paris ? C'est nous deux !

—T'as donc fait un héritage ? demanda Ferdinand, soudain attendri.

—Non, mon chéri. J'ai cinq mille francs d'économies !

—Eh avant, arrche ! cria Ferdinand.

Puis, passant le bras autour de la taille de Charlotte, il ajouta :

—En joue ! feu !

Et il embrassa sa promise, comme savent embrasser, quand ils sont de bonne humeur, les soldats de l'armée française en général, et du 104e de ligne en particulier.

II

LE LENDEMAIN DU TRIOMPHE

Comme on a raison de dire que la vie réelle est cent fois plus féconde en aventures et en pittoresque, que les imaginations de tous les romanciers ! Au moment précis où nous sommes arrivés à l'histoire très réelle que nous racontons, examinons les événements — non pas au point de vue de l'analyse, mais en synthèse.

Dans la même soirée, à deux heures d'intervalle, M. de Labouheyre gifflait son ami Woelnig, pendant que le journaliste Arquerio s'évanouissait :

Le banquier Passadieu était victime d'un assassinat mystérieux ;

Antoine de Gévriel perdait sa sacoche dans le train du Havre ;

Vauvert, fumant de gros cigares, se préparait à des libations gargantuesques ;

Major avait totalement disparu ;

Constant cherchait la mère Peau-Rouge et constatait qu'elle n'était pas revenue à sa place habituelle dans l'avenue Henri-Martin.

Enfin, chez Céline Altona, le piano était tenu par Rose Allain qui faisait répéter à sa maîtresse, la chanson que celle-ci devait créer le soir même à la Boîte aux Epices, petit music-hall très chic, inauguré près des Champs-Elysées, et qui, rapidement était devenu le rendez-vous des Parisiens attardés après le Grand-Prix, et des étrangers riches, décidés à voir la capitale par le petit bout de la lorgnette.

A la Boîte aux Epices, le promenoir coûtait dix francs ; toutes les places étaient à l'avenant, et Céline Altona en concluait que la clientèle était forcément distinguée. Elle allait justement débuter, et il lui fallait un triomphe. Mais la chanson sur laquelle elle comptait beaucoup, était d'une difficulté insurmontable : une chanson dont les dix couplets se terminaient par le même refrain :

Eh ben, vrai, mon vieux : t'en as [un œil.

Il s'agissait — ô problème ! — de varier l'intonation chaque fois ; de donner à ce : "T'en as un œil !" dix significations différentes, également gaies, diversement grivoises. La tâche était au dessus des forces de Céline, qui pouvait, il est vrai, fournir dans le registre aigu comme dans le registre grave, les notes les plus extraordinaires, avec une intensité, une pureté de son réellement remarquable, mais qui demeurait impuissante à trouver elle-même l'expression, le style d'un morceau.

Elle s'était mise au travail, cependant, toute seule, et son inquiétude était extrême, en constatant que "ça n'allait pas."

Alors, Rose Allain, tout aussi